

# Carnet des Ateliers

**Darius ?** — Une petite revue, que je ne connaissais pas, dirigée par un confrère au nom ignoré de tous, joue en ce moment un rôle assez étrange. Au risque de se faire quelques ennemis de plus, le devoir est de démasquer ces manœuvres et surtout de les enrayer. Cette revue se nomme la *Peinture*, et le directeur signe « Darius ». Dénudé, je ne dirai pas de culture artistique ou littéraire, mais simplement de pudeur (et de syntaxe), ce personnage s'est institué le « défenseur de la tradition » contre « les métèques et les révolutionnaires ». La tradition, pour ce primaire, c'est Gérôme, et le métèque n'est autre que Cézanne. Et ce sont des articles d'une indicible niaiserie, qu'on croirait rédigés par un domestique, où l'on injurie les artistes libres pour encenser les pompiers et les médiocres.

Je ne suis mû par aucune rancune personnelle, la gazette en question ne m'ayant pas attaqué. Par contre, M. Darius s'en prend à deux lettrés d'excellente compagnie, André Warnod et Louis-Léon Martin. Je pense que, malgré sa bonhomie souriante, Warnod exécutera l'individu. Quant à Louis-Léon Martin, romancier de rare valeur et critique courageux, je suis bien tranquille; peut-être dédaignera-t-il ce « Darius »; peut-être lui répliquera-t-il ?... S'il lui réplique, tant pis pour le Darius; car L.-L. Martin n'est pas commode tous les matins.

Mais voulez-vous lire un échantillon de ce Darius ? Il écrit un papier pour dire que les « Artistes Français » doivent supplanter les autres sociétés en 1925, et voici des extraits de son texte :

*C'est à dessein que nous disons les « artistes français » sans majuscules, ayant l'intention de désigner par cette appellation les artistes originaires de France, par opposition aux nombreux métèques qui ont envahi notre pays et qui y ont apporté le fatras de leurs vices visuels et autres et surtout l'obscurantisme, l'impuissance, le manque de goût, le « falsandage » de leurs tendances.*

Au milieu de cette dégénérescence générale, à une époque où tous les encouragements d'argent et d'orgueil sont dispensés avec une prodigalité déconcertante au triste troupeau d'esthètes d'art, un Président a le front de faire retentir sous les voûtes du Panthéon, lors du cinquantième de la Troisième République, le nom de Cézanne comme celui d'un des plus grands artistes français dans les siècles; la même affirmation émanait d'une façon un peu inattendue du leader monarchique, le truculent, talentueux et obèse Léon Daudet. Moins circonscrit par une camarilla de jeunes snobs à qui il tenait sans doute à donner quelques satisfactions, il eut accordé plus d'attention aux conférences magistrales de Louis Dimier, un des stigmatisateurs les plus virulents de l'apport hétéroclite de l'étranger dans notre patrie.

Et plus loin :

*Cinq mille artistes groupés sous le même drapeau, luttant modestement pour le même idéal, préférant consacrer une vie entière à l'étude attendrie de la nature; cinq mille artistes qui n'ont jamais sacrifié sur les autels grotesques des divinités de la Décadence, dont le seul tort fut naguère d'avoir voulu trop réduire l'art à des formules toutes faites, ont représenté sans fléchissement la défense de la tradition française devant les assauts furieux d'une société en délire, pourrie par l'argent, par le lucre, par l'amoralité et la veulerie...*

Surtout, sous la plume de ce Darius, un éloge de Gervex, que j'ai déjà relevé ailleurs. Mais je crois utile, pour que l'on ne me taxe point d'exagération, de mettre sous les yeux du lecteur le galimatias du journal la *Peinture* :

*Après le succès révoltant qu'on fit aux errements de quelques salisseurs de toiles, c'est pour nous une satisfaction intense de voir s'affirmer une véritable Renaissance. La torpeur générale qui succéda à l'effort énorme fourni pendant la guerre, une vague de fatalisme issue des heures sombres de la tranchée où continuait faiblement de briller, dans le tas de boue que nous étions, la vacillante flamme du beau tandis que la masse des embusqués assouvissait sans peine à l'arrière sa soif de richesses facilement acquises, ces causes et bien d'autres condui-*

*sirent par la main l'énorme dieu bestial à face négroïde..., cet obscurantisme couronné d'or, résumé des appétits les plus bas et de la non-valeur la plus absolue.*

Vous avez bien lu ? Inimaginable, n'est-ce pas. Et voilà l'« adversaire » d'artistes que nous aimons ! Qu'on ne me dise pas encore que mieux vaut ne jamais polémiquer avec cette espèce, et qu'elle est trop heureuse de la publicité que nous lui faisons. Allons donc ! Rappelez-vous les diverses gazettes de cet ordre que nous avons réduites au silence, notamment celle où opérait un fabricant de faux Carrière. Je sais très bien que l'on va m'injurier, me traiter, moi aussi, de métèque, de négroïde, etc. Qu'importe ! L'essentiel est de balayer cela. Je le ferai.

**Marguerite Pangon.** — Il va se plaider un procès intenté par une artiste hautement honorable, estimée de tous dans le monde des décorateurs. Marguerite Pangon, à une personne que je ne connais pas du tout et qui se nomme M. Fontenailles. Ce compère a prétendu que les dessins des panneaux décoratifs exposés au « Salon d'automne » par Mme Pangon ne sont pas d'elle, mais d'un Hollandais aujourd'hui décédé. M. Fontenailles a tort. Il y a quinze ans que je connais Mme Pangon et que je suis son effort. Je n'admire pas tout de son œuvre décorative, et j'admets fort bien qu'on n'apprécie pas certaines de ses compositions. Mais la question de l'originalité créatrice ne se pose pas. Mme Pangon est la plus honnête artiste de la terre; et loin de se servir des croquis d'autrui, c'est elle qui a formé de nombreuses élèves qui sont venues apprendre le batik en ses ateliers. Vous savez ce qu'est le batik. Avant que Marguerite Pangon ne le mit en vogue chez nous, on avait pu voir, dès 1902, des panneaux batiks à la cire, dus à Lebeau, à Deysselhoff, à Thorn Prikker, à Mesquita et à Théo Molkenhoff. Vers 1904 fut fondé, à Haarlem, un cours de batik, innovation qui fut aussitôt reprise et démarquée par les Allemands et les Autrichiens. (C'est à mon savant confrère Yvanhoé Rambosson que j'emprunte ces détails.) Et c'est en 1910 que Marguerite Pangon exposa à Paris (après avoir enseigné quinze ans à Marseille) ses premiers tissus, voiles, cachemires, crépons, mousselines, linons et étamines (sur lesquels est appliquée la cire, et que l'on plonge ensuite en des bains de teinture, et dont on fixe les tons au moyen d'acides, avant d'enlever la cire à la benzine). Après ces batiks sur tissus diaphanes, ornés d'arabesques ou simplement craquelés et granités, Marguerite Pangon procéda au batikage d'étoffes plus résistantes, telles que pannes, velours et même moquettes. Elle y réussit à merveille, et le batik français était fondé. On sait quel succès il a obtenu. Or, c'est à Marguerite Pangon, et à elle seule, qu'est dû ce résultat. Venir aujourd'hui prétendre que ses croquis seraient d'un élève hollandais, qui a travaillé jadis quelque temps en sous-ordre en ses ateliers, est une galéjade. M. Fontenailles est un homme qui se trompe. Il est à présumer que les juges lui démontreront son erreur.

**Divers.** — Gaudissard réunit, chez Marcel Bernheim, une série d'aquarelles et de petites toiles de Capri et de Biskra. Il y a là des morceaux excellents; nocturnes bleus et mauves d'une adorable suavité; femmes arabes du plus noble style, forêts d'eucalyptus, villes blanches, et la mer céruléenne. Gaudissard est un des artistes les mieux doués de ce temps: statuaire, architecte, ornemaniste, peintre, fresquiste, il atteste en toute direction la richesse de son esprit; il exécute pour Ajalbert des cartons de tapisserie qui seront les meilleurs de la manufacture; il vient de terminer, dans les nouveaux magasins du Bon Marché, dus à l'architecte Boileau, la décoration d'un hall qui est une merveille d'ingéniosité technique et de goût. Voilà un homme dont on devrait solliciter les talents à l'Exposition de 1925. Mais il est si peu arriviste ! Gaudissard, insoucieux des officiels, se borne, dans la vie, à faire ce qu'il lui plaît. Qu'il a raison !

Jolie série de maquettes de costumes et décors théâtraux chez Edmond Bernard, 47, rue de Miromesnil. Auteur, un jeune Russe, Simon Lissun, que Lugné a chargé de toute la décoration de l'Œuvre. Les costumes destinés à l'opéra de Prokofieff, l'Amour des trois oranges, d'après Carlo Gozzi, sont ravissants.

Pinturichio